CHRONIQUE D'IMAGES
(Publié dans le *Journal de l'enseignement primaire*, 1995)

L'image: une troublante analogie

Daniel Peraya
FPSE

On dit souvent qu'une image est un signe analogique. Mais comment faut-il comprendre ce qui apparaît aujourd'hui de l'ordre du sens commun ? La sémiotique, parce qu'elle étudie les représentations matérielles, a pour objet fondamental la diversité des systèmes de signes, leur classement et leur organisation. C'est donc dans cette discipline que nous chercherons une réponse.

Analogique et arbitraire

Contrairement aux mots du langage verbal qui sont arbitraires[1], l'image – l'icône – ressemble à ce qu'elle représente et conserve certains aspects, certaines propriétés, certaines caractéristiques, de l'objet représenté: la photographie d'une maison est identique, par certains aspects, à la maison réelle. La photographie de ma maison ressemble à ma maison.

Dans la photographie, comme au cinéma, l'analogie semble atteindre un degré élevé et c'est là que réside cet effet de réalité bien connu: « Il y a la vie, et il y a son double, et la photo appartient au monde du double, eh ! D'ailleurs c'est là qu'il y a un piège. A force de t'approcher des visages, tu as l'impression que, tu participes à leur vie et à leur mort de visages vivants, de visages humains. C'est pas vrai: si tu participes à quelques chose, c'est à leur vie et à leur mort d'images... »[2]. Dans d'autres cas, la relation analogique se limitera à l'expression d'un rapport, de ressemblance, d'ordre ou de proportion. Pour donner un exemple, prenons un diagramme circulaire en secteurs, un « camembert » (cf. illustration 2): la surface de chaque secteur représente analogiquement l'importance relative des données dans chaque catégorie.

Autrement dit, une icône peut être très réaliste ou au contraire relativement abstraite, elle peut prendre différentes formes et présenter différents degrés: son degré de

---

1 Le symbole, quant à lui, est « un signe qui est constitué comme signe simplement ou principalement par le fait qu'il est utilisé ou compris de la sorte » (Peirce, op. cit). Le symbole, qui correspond au signe chez Saussure, se fonde sur une relation purement conventionnelle qui ne dépend nullement d'une relation de similitude, comme pour l'icône, ou de contiguïté, comme pour l'indice. La relation symbolique est donc non motivée ou arbitraire. Le langage de par sa nature arbitraire se présente d'emblée comme un système catégoriel, et c'est sans doute pour cette raison qu'il paraît nous introduire immédiatement au sens.

2 Marker C., extrait de la bande-son du film « Si j'avais quatre dromadaires » (1966), in Commentaires 1, Seuil, 1967, pp. 88-89.

réalisme, la nature des aspects retenus comme pertinents, permettent alors de distinguer plusieurs catégories. mais leur lecture n'est pas simple. Il n'est pas rare de voir les élèves confondre dans leur interprétation la nature de certaines représentations graphiques. La figure ci-dessous montre comment la vitesse d'une voiture de course varie tout au long de la piste dans son second tour. A la question de savoir combien de virages comporte le circuit, entre 15 et 30 % des élèves interrogés, selon leur âge (de 12 à 15 ans) répondent qu'il y en a neuf.... Ils ont donc assimilé la courbe de variation de la vitesse – qui est un tracé de nature plus ou moins abstraite – au tracé analogique de la piste elle-même[3]...

Enfin, les icônes se présentent souvent comme des ensembles complexes mêlant des éléments de degré d'iconicité variable, voire même de nature différente. Dans une carte de géographie, on distinguera, par exemple:

- la forme générale – le contour – qui « mime » celle du territoire représenté;
- les couleurs, le bleu pour l'eau, le vert pour la végétation, etc.;
- l'intensité de la couleur pour représenter l'importance relative d'un phénomène: la densité du bleu indiquera, par exemple le degré de pluviométrie, etc.;
- des signes verbaux, non analogiques, comme le nom des villes.

Analogique et digital

L'icône possède une seconde caractéristique qui l'oppose au signe linguistique. On le sait, au sein du continuum verbal, l'arbitraire du signe délimite des unités significatives bipartites: à chaque signifiant correspond donc un signifié. Le signe linguistique est une unité discrète: il est constitué, à chaque niveau d'analyse, par un système différentiel d'oppositions minimales et binaires et c'est en ce sens que l'on peut dire qu'il est digital[4]. La présence (ou l'absence) de l'un des termes de chacune de ces oppositions modèle le signe, le "configure" en tant qu'il est une unité linguistique unique et particulière. Discret et discontinu, le signe linguistique obéit donc à la loi du tout ou rien et n'autorise aucun état intermédiaire.

Dans le cas des signes iconiques, le problème est bien différent puisqu'il est bien difficile de trouver une pareille rigueur. L'icône se présente le plus souvent comme un continuum au sein duquel il est difficile d'isoler des unités minimales différentielles et discontinues. Les signes visuels s'organisent en niveaux hiérarchisés (entité, sousentité, surentité) mais mobiles selon le niveau d'analyse auquel on se situe: l'unité visage peut être décomposée en « sousunités » (oeil, bouche, nez), mais peut très bien être considérée comme appartenant à une « surentité », le corps humain.

---

3 Janvier C. (1993), Les graphiques cartésiens: des traductions aux chroniques, Baille J. et Maury S., *Les représentations graphiques dans l'enseignement et la formation*, *Les sciences de l'éducation pour l'ère nouvelle*, 1-3, 17-37.

4 Si l'on poursuit l'analyse plus avant, on découvre que le signifiant est à son tour décomposable en éléments minimaux, cette fois non significatifs: ce sont les phonèmes et chaque phonème peut encore être décomposé en traits distinctifs (labialité, aperture, sonorité, etc. Au premier niveau de l'analyse linguistique, au niveau de la forme de l'expression ou de la phonologie, l'opposition phonologique entre les phonèmes /p/ et /b/ permet de distinguer, par exemple, les unités linguistiques «pal» et «bal». Au niveau de la substance d'expression par contre, de la substance phonique, les sons [b] et [p] se distinguent par le seul trait de sonorité à savoir la vibration des cordes vocales: le premier étant une occlusive bilabiale sonore, le second une occlusive bilabiale sourde.

Sans enter dans trop de détails, nous retiendrons encore que le niveau d'analyse peut être déterminé par trois sortes de facteurs:

- la présence de *déterminants particuliers*: la longueur du nez encourage à stabiliser la lecture au niveau de « Cyrano », « de Gaulle » ou « Pinocchio »;
- le *contexte iconique*: la présence de détails vestimentaires aiguilleront la lecture vers Pinocchio ou vers de Gaulle s'il s'agit d'un képi galonné;
- le *contexte pragmatique*: dans le code de la route, telle image silhouettée sera lue comme bétail et non comme boeuf charolais ou être animé[5].

Il faut alors reconnaître que les icônes s'organisent selon des degrés: « Ces modèles [analogiques] pourraient être appelés «codes» dans la mesure où ils ne dissolvent pas le discret dans le continu (et donc n'annulent pas la codification) mais fractionnent en degrés ce qui apparaît comme continu. Le fractionnement en degrés suppose, au lieu d'une opposition entre le «oui» et le «non», le passage du plus au moins. »[6] C'est dans ce sens et par opposition aux signes digitaux, que l'on définit aussi les langages visuels comme *analogiques*.

C’est donc dans ce double sens que l’on peut dire d’une image, d’un signe iconique, qu’ils sont analogiques

Un signe iconique, avons-nous dit, possède certaines propriétés de l'objet représenté. Certes, cette définition satisfait notre bon sens, mais n'est-elle pas trompeuse ? Que peut bien signifier avoir les mêmes propriétés ? C’est à cette question que nous tenterons de répondre dans la prochaine chronique.

5 Groupe µ (1992), *Traité du signe visuel, Seuil* 152 et svt.

6 Eco U (1970), Sémiologie des messages visuels, Communications, 15, 11-51, p.26.